

Claire Malroux

## Octave avant l'hiver

Le corps est immobile, oublié  
Sur le siège en faux cuir couleur corail.  
Les pensées tournent avec les roues mais  
Sans avancer non plus, contre un présent butoir  
Un avenir que dérobe la machine emballée.  
Il faudrait s'arracher au ballast du temps  
Changer l'aiguillage. Les immeubles dressent  
Une haie de laideur. Puis les pierres s'effacent  
Devant les jardins amoureux, aujourd'hui ravagés.  
J'abandonne les acacias, les lilas, les feuillages  
Vulnérables. Les iris des remblais, l'herbe vague  
Des contes de fée. Un pacte me lie  
Encore aux troncs, au diamant des branches  
Brut sur le ciel gris. Je voudrais que ces lignes  
Tiennent droit mon squelette incendié.

Souvent comme tout un chacun je me demande  
Ce qui me rattache à la vie, surtout en hiver  
Quand l'année meurt, biffant d'un coup sur son abaque  
Trois cent soixante-cinq jours précis autour du soleil  
Et autant de retours non moins fatals à la nuit :  
Parfois ce sont des corps géants, des igloos de neige  
Illuminés dont la tête a fondu dans la brume  
Les gestes y sont ralentis par la volupté  
De qui se sait au bord de l'évanouissement  
Et cependant sauvé par une paroi de verre  
Ou c'est la palpitation tranquille des feux  
Entre espoir et interdit, interdit et espoir  
Indiquant un rythme, un flux, un écoulement

Vers un cœur tout acquis aux lois de la mécanique  
Pendule du grand horloger que l'homme démonte  
Patiemment, pièce à pièce, afin de se convaincre  
Que le poète qui le tient penché sur le rien  
N'est qu'un ordinateur sans dessein, un automate

La glycine sur la grille en plein boulevard  
Ne s'émeut pas de l'appel urgent du SAMU,  
Ni les boulistes sous les si fins cheveux gris  
Des ormes, princesses d'une vieille Russie.  
La circulation s'écoule, d'un samedi  
Triste et venteux d'avant Noël. Des piétons  
Emportent à deux des sapins, la tête en bas,  
Tels les cerfs empalés d'une chasse barbare.  
Rue Maison Dieu, des palais de thé, de café.  
La gare Montparnasse déploie ses entrailles  
Que franchit dans sa cage verte un pont de fer,  
Rampe improbable vers un ciel de tour Eiffel.  
On attend quelque chose qui n'est pas la pluie,  
La caresse de ses plumes de tourterelle,  
Et ce grondement qui trouble enfin l'apathie  
N'annonce ni orage ni oracle mais  
Précède plutôt quelque démolition : c'est  
L'âme qui est touchée cette fois : tout son feu  
Réfugié dans une serre où lèvent des lampes.

Comme de nobles dames montent et descendent  
Gravides, un peu lasses, toujours deux par deux  
(Discutant de droit de travail et de cachets)  
Un escalier de marbre, unique raison d'être  
D'un château survivant d'une Loire mythique,  
Il entend des notes arpenter le clavier  
A l'étage au-dessous, sans tristesse et sans joie  
Non plus, mais le détachement du voyageur  
Découvrant sur le mur l'orbe clos du périple.

Carte de la mémoire. Ses pieds ont gardé  
L’empreinte des roches, de la mousse, du sable,  
De l’herbe des vallées, plus agile que lui,  
Ses mains, le cal de l’écorce, du minerai,  
Du licol de ses chevaux cabrés sur la mer.  
Pourtant ce lieu reste plus obscur qu’une lune.  
Accroché au fin poitrail de femmes-nuages  
Il a traversé ses fantasmes, ses légendes.  
Aujourd’hui il s’en tient à la ronde obstinée  
De quelques gammes, piétinement dans la cour  
D’une prison, ou spirale infinie d’un cloître.

Longue lumineuse après-midi  
Posée sur l’herbe comme une bulle  
Balancée par le vent  
Le souffle la roulera-t-il vers l’estuaire  
Où le fleuve dilaté mais docile  
Vient chaque jour se vider  
Et rencontrant le froid de l’écume la langue  
Sépulcrale de la mer  
Éclatera-t-elle avec ses troupeaux lactés  
Ses arbres bourgeonnant d’ailes le mirage  
De collines qui ne seraient pas de sable ?  
Ou s’enfonçant d’elle-même  
Sur le sentier poudreux de coquillages  
Ira-t-elle se perdre au labyrinthe des marais  
Rejoindre lentement le sommeil des canaux  
Nié par leurs myriades de paupières écloses  
Galaxies flottant sur le liquide séreux ?  
Le veau qui voit s’élargir la flaque du crépuscule  
Se colle à l’ombre de sa mère.  
Groupe immobile. Cette sculpture est  
La seule certitude. Rien  
Encore aujourd’hui ne sera décidé.

Un orage de camions de tracteurs  
Par intermittence troue la vallée  
Bleue d'oliviers près d'un pueblo ibère  
Parfois le buccin du crieur, jouet  
D'identité (il est enregistré),  
Cernes sous l'œil du village tourné  
En dedans vers la reine déchue, sa  
Haute robe aux constellations de clous  
Comme pour mieux masquer les déchirures  
Les échardes, le sang du bois tari

Fable de la disparue — toute phrase  
Déshabille du linceul et met à nu  
Un lunaire paysage de plaies  
Ce jour au goût d'inaltérable été  
Qui ne désaltère, sommeil sous les cils  
D'atomes stridulants dans la sérénité,  
Est déjà la mort et toi cette mouche  
Qui harcèle à la périphérie pour  
Boire une goutte sur la belle épaule  
Le soir indifférent, jamais fini

Ces marrons citrons verts dans le feu  
menaçant de l'été agacent les dents  
La saison à son heure s'accomplissant  
ne conjure le spectre d'aucune mort,  
non permanence assurée mais rémanence  
d'une illusion d'enchaînements (bio)  
logiques fondant une mythique durée  
Chaque marronnier s'éteindra  
candélabre après candélabre  
portant en silence sa croix  
sur nos boulevards trop humains  
Pourtant il faudra vivre l'hiver  
avant l'exil tâtonner parmi ces braises  
lunaires dans le brouillard  
ces couronnes sans rubis

La houpe en suspens et le sentiment d'avoir  
fardé la vie autant sinon plus que soi-même  
brossé des dents aiguës puis émoussées frotté  
ses bras son cou plus rarement ses parties  
intimes sans les toucher. Tout est neige ici  
pour absorber le sang les poils les sanies les débris  
de peau l'émiettement frais du cadavre. Un héron  
à l'instant d'enjamber la boue de la mare,  
un cygne sur l'eau étroite, un vilain petit canard  
cognant son front sur des flancs de porcelaine.  
Ici tout est clarté pour refouler le temps  
dans les angles ou derrière le miroir pivotant.  
Tout est regard dans cette pièce aveugle  
et la mort est pour qui se noie étourdiment.

Claire Malroux est l'auteur de recueils  
de poèmes publiés sous le pseudonyme  
de Claire Sara Roux.